



Coin de l'ouvrier

La justice sociale et la charité

DU sein du prolétariat s'élève une clameur, plus intense en certains pays que dans d'autres, mais assez générale pour la considérer comme universelle.

Même dans notre pays, on en entend parfois des échos. C'est la masse des travailleurs qui se fatiguent de peiner pour une maigre pitance et voudraient avoir leur part des jouissances des classes privilégiées.

Cette clameur, si elle est plus généralisée de nos jours, n'est cependant pas nouvelle : elle provient de l'envie et va parfois jusqu'à la haine qui soulève des tempêtes populaires dans lesquelles sombrent des institutions vénérables. Tout le monde connaît les désastres causés par les révolutions française et russe. Dans ces pays, l'ouvrier et le paysan sont-ils depuis plus heureux qu'ils n'étaient sous le régime de la monarchie ? En Russie, particulièrement, on disait le peuple esclave. Il a conquis la liberté, oui : la liberté de crever de faim !

On dira que pour prouver notre thèse, nous citons des exemples qui ne se répéteront plus. Erreur : le peuple est partout le même, et ses convoitises excitées le portent aux mêmes excès en quelque lieu que ce soit.

Il est donc souverainement dangereux de dire à l'ouvrier, en lui montrant les coffres remplis d'or des capitalistes : " Pourquoi donc n'as-tu pas plus d'argent dans tes poches ? C'est qu'on t'exploite et que tu n'as pas ta juste part du produit de tes sueurs. "

Qu'espère-t-on en parlant ainsi ? L'égalité de conditions nécessairement différentes ? Mais Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : " Il y aura toujours des pauvres parmi vous ". Et donc il y aura aussi toujours des riches parmi vous.

L'inégalité est la base nécessaire de toute société humaine. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais changer ce que Dieu lui-même a voulu.

Tenter de mettre tous les hommes au même niveau, c'est vouloir détruire un ordre de choses indispensable, créer le chaos, mettre l'anarchie dans la société.

Il faut donc qu'il y ait des pauvres et des riches, des patrons et des ouvriers, des maîtres et des serviteurs.

Le mal en tout, c'est l'excès. Quand tout l'or d'un pays est passé aux mains de quelques-uns, le peuple endure des souffrances imméritées qui le portent à la révolte.

Mais d'un autre côté, quand la puissance passe aux mains du peuple, malheur aux classes dites privilégiées !

Pour prévenir ces excès apparemment opposés mais conduisant aux mêmes résultats désastreux, il n'y a encore qu'un remède connu : c'est celui que prêchait Jésus-Christ : la charité.

On dit — vous l'avez sans doute souvent entendu raconter vous-même — que devenu très vieux et retiré dans l'île de Pathmos, saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, se faisait porter au bord de la route et ne cessait de répéter aux passants : " Aimez vous les uns les autres. "

La charité, voilà l'unique remède aux maux dont souffre la société. Sans la charité, la prétendue justice sociale n'est qu'un vain mot.

Que patrons et ouvriers se traitent comme des frères travaillant dans des sphères différentes à une œuvre commune, et il n'y a plus de question sociale !

— Mais, me direz-vous, les souffrances de la masse des travailleurs devront-elles donc durer toujours ?

Nous en dirons un mot dans notre prochaine chronique.

Pierre LÉPINE.